

Repenser les identités, la famille et la conjugalité : et si on s'inspirait des forces des communautés LGBTQI?

Kévin Lavoie, Ph.D., Professeur adjoint à l'École de travail social et de criminologie, Université Laval
kevin.lavoie@tsc.ulaval.ca

Gabrielle Richard, Ph.D., Chercheuse associée au laboratoire LIRTES, Université de Paris-Est Créteil
gab.richard@gmail.com

RÉSUMÉ :

Historiquement, les trajectoires et les expériences des personnes lesbiennes, gaies, bissexuelles, trans, queer et intersexes (LGBTQI) ont été analysées tantôt sous un angle pathologique, tantôt sous le prisme des facteurs de risque et de vulnérabilité. Or, les représentations actuelles de ce champ d'étude et d'intervention portent ombrage à des réalités et à des pratiques novatrices susceptibles d'offrir des avenues émancipatrices face à des normes de genre et de sexualités contraignantes. Dans le cadre de cet article, nous proposons un renversement de perspective, en situant les marges au cœur de l'analyse. À travers une analyse critique des écrits en sciences sociales, nous présentons trois domaines où les communautés concernées font preuve de créativité et d'agentivité : l'auto-désignation, la famille et la conjugalité. Finalement, nous tirons des leçons permettant de mettre ces forces à profit pour améliorer l'intervention sociale dans le domaine de la diversité sexuelle et de genre.

101

MOTS-CLÉS :

Diversité sexuelle et de genre, LGBTQI, forces, identité, auto-désignation, famille, conjugalité

INTRODUCTION

Le 17 novembre 2019, le philosophe Paul B. Preciado s'adresse en ces termes à une assemblée de psychanalystes réunis à Paris pour une journée de réflexion sur les « Femmes en psychanalyse » :

« Je m'adresse aujourd'hui à vous [...]. Moi, corps marqué par le discours médical et juridique comme "transsexuel" [...], me situant, selon la plupart de vos théories, au-delà de la névrose, au bord ou même dans la psychose, incapable selon vous de résoudre correctement un complexe d'Œdipe [...]. C'est à partir de cette position de malade mental [...] que je m'adresse à vous [...]. Je suis le monstre qui vous parle. En tant qu'homme trans, que "corps non-binaire" ». (Preciado, 2020 : 17)

Preciado tient un discours critique sur les institutions qui l'ont tour à tour étiqueté, traité et assigné en marge des normes de genre et de sexualités. Il condamne particulièrement le rôle que joue la psychanalyse de tradition freudienne et lacanienne dans le maintien de la différenciation sexuelle et dans l'exercice de violences à l'égard des personnes qui, comme lui, sont marginalisées par l'ordre hétéropatriarcal¹.

1 Combinant les mots « hétérosexualité » et « patriarcat », l'ordre hétéropatriarcal désigne le système par lequel l'hétérosexualité et le genre masculin sont privilégiés au détriment de leurs alternatives.

Nous évoquons ici Preciado pour deux raisons. En premier lieu, de mémoire d'observatrice et d'observateur du domaine social, nulle part dans un texte récent n'a-t-on vu aussi clairement s'exprimer le décalage entre une institution contraignante et les corps, les personnes et les identités sur lesquels s'exercent ces contraintes, par le biais d'une classification et d'une pathologisation. En effet, alors qu'une certaine psychanalyse considère les personnes trans comme fautives puisqu'insoumises à l'ordre du genre², le discours que tient Preciado est celui d'une personne qui considère que c'est cette même dissidence qui constitue dans les faits sa principale force. C'est elle qui lui accorde la liberté d'écrire son histoire en marge des normes, qui le positionne comme expert et détenteur des technologies pour exprimer son genre, lesquelles incluent par exemple la prise de testostérone et la revendication de s'identifier comme « trans » plutôt que comme « homme ».

« Aujourd'hui, je le vois clairement : [...] si je n'avais pas préféré ma monstruosité à votre hétérosexualité normale, si je n'avais pas opté pour ma déviance sexuelle face à votre santé sexuelle, je n'aurais jamais pu m'échapper [...], me décoloniser, me désidentifier, me débinariser. [...] Ma vie en dehors du régime de la différence sexuelle est plus belle que tout ce que vous auriez pu me promettre comme récompense pour consentir à la norme. » (Preciado, 2020 : 45-46)

En second lieu, le texte de Preciado constitue une entrée en matière percutante pour évoquer le changement de paradigme par lequel sont appréhendés les personnes, les identités et les corps dans la plupart des sociétés occidentalisées. Le développement des techniques de procréation assistée (Leibetseder et Griffin, 2020), l'accroissement de la visibilité des parentalités queer (Golombok, 2015; Pyne, Bauer et Bradley, 2015), la démocratisation des relations polyamoureuses (Boyd, 2017) ou encore la recrudescence du nombre de personnes s'identifiant comme non-binaires, genderqueer ou agenres (Galupo, Pulice-Farrow et Ramirez, 2017; Trevor Project, 2020) sont autant de brèches dans l'édifice de l'épistémologie dominante de la différence sexuelle – voulant qu'il existe deux sexes complémentaires et deux genres leur correspondant. Alors que la popularité d'une personne dépend à bien des égards de son degré de conformisme aux normes dominantes en matière de genre et de sa capacité à faire la démonstration de son hétérosexualité (Richard, 2019), Preciado propose de reconnaître comme naturels les identités multiples, les parcours identitaires complexes de même que les variations des corps et des modalités de mise en couple et en famille qui dépassent le binarisme sexuel et l'hétérosexualité obligatoire.

102

Le plaidoyer est certes philosophique, mais on constate déjà que les empreintes de ces normativités sur les pratiques d'intervention sociale sont nombreuses et profondes (Faddoul, 2019; O'Neill, Swan et Mulé, 2015). Comment concevoir des interventions sur le genre et les sexualités sans pour autant appréhender les personnes concernées sous l'angle de leur marginalisation par des institutions? Quelle différence y aura-t-il dans l'intervention auprès des personnes de la diversité sexuelle et de genre si on les perçoit comme résilientes plutôt que vulnérables, actrices plutôt que victimes? Quelles leçons le travail social peut-il tirer de l'expertise des communautés LGBTQI à agir sur les contraintes liées aux normes de genre et de sexualités?

C'est à ce renversement de perspective que se prête cet article. D'abord, nous verrons comment et pourquoi les trajectoires et les expériences des personnes LGBTQI ont jusqu'ici été appréhendées et analysées à travers les prismes de la pathologie, du risque et de la vulnérabilité. Ensuite, nous présenterons, à travers une analyse critique des écrits, trois domaines où les communautés

2 Cette notion fait référence à la mise en ordre du genre (Clair, 2008), qui se fait par complémentarité (entre masculin et féminin, chacun étant vu comme comblant les « manques » de l'autre) et par hiérarchisation (construisant le masculin comme nécessairement supérieur au féminin). De fait, les personnes sont donc contraintes d'appartenir à une catégorie de genre précise (homme ou femme) qui les place dans une position dominante (pour les hommes) ou de domination (pour les femmes).

concernées font preuve de créativité et d'agentivité, se réinventent et s'émancipent des prescriptions normatives en matière de genre et de sexualités : l'auto-désignation, la parentalité et la conjugalité. Finalement, nous tirerons de ces constats des leçons permettant de miser sur ces forces pour améliorer l'intervention sociale auprès des personnes et des communautés LGBTQI, mais aussi, et plus largement, d'aborder différemment les questions de genre et de sexualités.

1. Des corps et des identités pathologiques, des personnes vulnérables et victimes, des comportements à risque

L'histoire de l'homosexualité – c'est sous ce terme, ou sous celui d'inversion, qu'ont longtemps été rassemblées les personnes qu'on qualifierait aujourd'hui de non-hétérosexuelles, d'intersexes, de transgenres ou de non-binaires – en est une de répression. Cette répression, opérée parfois simultanément, parfois subséquentement par les autorités médicales, ecclésiastiques, juridiques et policières, a porté et porte encore sur la normalisation des identités et des corps, et sur le contrôle de l'accès à la fertilité (Dorais, 2019; Hillock, 2016). Ces instances régulatrices ont classé les corps, les comportements et les identités de manière à ériger la complémentarité des sexes et l'hétérosexualité comme seules options socialement légitimes (Bastien Charlebois, 2011). Ainsi, l'homosexualité a été considérée comme une maladie mentale jusqu'en 1990 par l'Organisation mondiale de la santé, et la cinquième édition du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM) continue de considérer les personnes trans comme souffrant de dysphorie du genre, un diagnostic duquel dépend par ailleurs généralement la prise en charge médicale et/ou financière des soins liés à la transition.

La fertilité ou l'accès à la parentalité des personnes LGBTQI fait également l'objet de stricts contrôles, au motif que de se faire élever par deux mères, deux pères ou un parent trans porterait préjudice à l'enfant à naître (confusion sur le plan du genre, victimisation par les pairs, remise en question des capacités parentales, etc.). Si quarante ans de recherches prouvent le contraire (Imrie et Golombok, 2020; Manning, Fetto et Lamidi, 2014), plusieurs des pays qui permettent aux personnes trans de transitionner continuent d'exiger qu'elles subissent au préalable une stérilisation (ILGA, 2017), ou encore limitent l'accès à la préservation de leur fertilité (Baram, Myers, Yee et al., 2019). Les personnes intersexuées – dont le corps présente des caractéristiques sexuelles ne correspondant pas en tous points aux représentations binaires des corps féminins/masculins – sont encore opérées, souvent contre leur gré et sans nécessité médicale immédiate – de manière à normaliser leur corps et à permettre l'accès à la sexualité pénétrative hétérosexuelle (Bastien Charlebois, 2016; Wilcox, Côté et Pagé, 2015). L'accès différencié aux services de procréation médicalement assistée (PMA) illustre quant à lui la stratification de la reproduction à l'échelle internationale (Smietana, Thompson et Twine, 2018), où des pays interdisent par exemple le recours des couples homosexuels à l'insémination artificielle ou à la gestation pour autrui sur leur territoire. Pour avoir des enfants qui leurs sont lié-e-s biologiquement, ces futurs parents doivent se résoudre à franchir les frontières, contribuant ainsi à l'émergence de solidarités et de circuits transnationaux.

Dans les années 1980, l'épidémie du VIH/sida et l'explosion des taux de contamination chez les hommes ayant des relations sexuelles avec d'autres hommes (HARSAH) ont propulsé les préoccupations de santé publique au premier rang des recherches sur les hommes gais et bisexuels (Girard, 2013). Il s'agissait de documenter la prise de risques sexuels chez ces hommes, de manière à produire des données susceptibles de soutenir les efforts de gestion de l'épidémie. Cette ligne directrice en santé publique a donné une forte impulsion aux travaux de recherche et aux interventions subséquentes, qui ont cherché à étudier et à modérer les impacts négatifs de

la victimisation vécue (estime de soi, anxiété, sentiment d'appartenance, réseau social, etc.) pour mieux intervenir auprès des populations dites à risque.

Pour toutes ces raisons, la recherche et l'intervention sociale autour des enjeux LGBTQI se sont initialement centrées sur l'effet exercé par les normes sur les individus qu'elles laissent en marge. La sur-suicidalité, les troubles anxieux ou dépressifs, la consommation excessive de drogues et d'alcool ou le faible soutien social ont donc constitué à la fois d'importants points d'accès aux connaissances sur le vécu des personnes LGBTQI et les principales portes d'entrée des pratiques d'intervention visant à favoriser leur adaptation et leur fonctionnement social. La diffusion scientifique des notions de stress minoritaire, de vulnérabilité et de résilience témoigne de cette appréhension des personnes LGBTQI par la victimisation (Meyer, 2015) dans différentes niches écologiques : famille et entourage, groupes de pairs, environnement scolaire ou de travail et interactions avec les services sociaux et de santé, par exemple.

Cette approche axée sur la victimisation a été mobilisée dans la revendication de droits égaux (mariage, filiation) et de la protection contre les violences, dans la mesure où celles-ci rendent explicite le traitement discriminatoire préjudiciable vécu par les personnes non-hétérosexuelles, non-cisgenres (trans) et non-endosexes (intersexes). Résolument tourné vers le développement de pratiques dites inclusives visant à enrichir la diversité des pratiques et des représentations sociales, cet angle d'analyse offre néanmoins une perspective partielle, voire apolitique, d'un vécu par définition contestataire des normes dominantes en matière de genre et de sexualités. Dans les prochaines sections, nous analysons ce vécu à travers une analyse critique des connaissances sur les étiquettes, les réalités familiales et les relations intimes et amoureuses.

2. *Queeriser les identités : l'auto-identification comme outil de subversion des normes*

Le paradigme des subjectivités multiples sur le plan du sexe, du genre et des sexualités se donne à voir de différentes manières chez des personnes non-endosexes, non-cisgenres ou non-hétérosexuelles. Chacune à sa façon, celles-ci contestent la mainmise et la directivité des autorités médicales sur leurs parcours et/ou se reconnaissent l'expertise de leur propre identification. D'autres participent quant à elles au processus de décolonisation des identités occidentalisées, comme le montre la réaffirmation de la bispiritualité³ au sein des peuples autochtones d'Amérique du Nord (Hunt, 2016). Bien sûr, toute personne n'est pas en capacité de s'ériger en tant que sujet-actrice, différents paramètres (dépendance économique, exposition à des représentations, etc.) pouvant affecter le processus de subjectivation politique.

La démocratisation de l'accès à internet et la prolifération des réseaux socionumériques ont permis aux personnes intersexes d'échanger sur leurs histoires, d'en développer une analyse commune et – dans certains cas – de s'organiser politiquement pour revendiquer que cessent les modifications génitales réalisées sans consentement et sans nécessité sanitaire. La distinction entre « personne intersexuée » et « personne intersexe »⁴ est éloquent, puisqu'elle incarne ce processus de collectivisation et de politisation de l'identité par lequel les personnes intersexes

3 Choisi en 1994 lors d'un rassemblement annuel à Winnipeg (Manitoba), le terme « bispiritualité » englobe un large éventail d'identités sexuelles et de genre. Ce terme reflète la conception fluide du genre et de la sexualité chez les Premières Nations, les Inuits et les Métis, et son interconnexion avec la spiritualité et les racines traditionnelles ancestrales (Hunt, 2016).

4 Une personne intersexuée est une personne dont les caractéristiques sexuelles ne correspondent pas en tous points aux normes médicales du masculin (corps mâle) ou du féminin (corps femelle). Une personne intersexe est une personne intersexuée « ayant conscience de faire partie d'un groupe d'individus ayant subi la même invalidation médicale, adoptant une vision positive et non pathologisante de [son] corps et affirmant une identité politique » (Bastien Charlebois, 2017 : 145).

peuvent « se penser » après une période d’assujettissement et d’infantilisation médicales (Bastien Charlebois, 2017).

Les parcours médicaux des personnes trans sont également largement teintés par la nécessité présumée d’atteindre une congruence entre le sexe et l’identité de genre, dans une perspective de binarité. Si les approches transaffirmatives⁵ sont de plus en plus discutées en travail social et mises de l’avant dans les milieux de pratique (Association canadienne pour la formation en travail social et Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux, 2015; Pullen Sansfaçon et Médico, 2021), les conditions de possibilité d’une transition sociale demeurent encore souvent assujetties à la confirmation d’un diagnostic de dysphorie de genre. Or, plusieurs personnes trans sont non-binaires (Motmans, Nieder et Bouman, 2019) ou choisissent sciemment de ne pas entamer ou poursuivre une transition médicale (Nieder, Eyssel et Köhler, 2020).

La prolifération des termes identitaires qu’utilisent les personnes LGBTQI pour se définir (queer, non-binaire, agenre, pansexuel-le, etc.) a amené certains chercheurs et chercheuses à évoquer une ère « post-gay » où les jeunes préféreraient la fluidité aux classements identitaires rigides (Higgins, 2011; Savin-Williams, 2005). On assiste alors à l’émergence de démarches permettant aux jeunes de s’aménager des espaces de liberté identitaire : rejet explicite des étiquettes, désintérêt envers le processus même d’identification (reléguant parfois même aux interlocuteurs-trices le soin de choisir les pronoms d’usage), cumul de termes pour se définir (s’identifier comme queer panromantique ou lesbienne demi-sexuelle, par exemple), désarrimage des attirances sexuelles/romantiques par rapport au terme désignant l’orientation sexuelle (par ex. un homme bisexuel rapportant être uniquement attiré par les hommes), emphase sur la fluidité et la possibilité de changement sur le plan de l’identité (Entrup et Firestein, 2007; Galupo, Ramirez et Pulice-Farrow, 2017). Toutes ces stratégies témoignent de la créativité et de l’agentivité avec lesquelles les personnes non-hétérosexuelles et non-cisgenres peuvent s’approprier leur propre parcours, faire un pied de nez à une binarité contraignante et à des termes identitaires sclérosés; bref, se penser – individuellement et collectivement – en tant que sujets politiques.

105

Sur le plan de l’intervention, il est judicieux de demander aux personnes les termes qu’elles utilisent pour s’identifier et nommer leur réalité, mais aussi la définition qu’elles ont de ces termes, qui peut varier d’une personne ou d’une référence à l’autre. Il convient aussi d’éviter les présomptions, notamment celles basées sur l’expression de genre. À cet égard, des stratégies très simples peuvent être intégrées dans notre pratique. Par exemple, on peut préciser les pronoms utilisés (elle/she, il/he, iel, etc.) dans sa signature de courriel ou sur son porte-nom, ce qui permet la diffusion d’une information susceptible de promouvoir des interactions respectueuses des identités de genre. En le faisant d’abord soi-même en accueillant une personne en demande d’aide, on crée ainsi une ouverture et un espace favorables au dévoilement de l’autre. Dans le même ordre d’idées, il est préférable de formuler nos questions de la manière la plus neutre possible. Plutôt que de demander à une cliente : « Avez-vous un conjoint ou un mari? », on peut lui poser la question suivante : « Avez-vous quelqu’un dans votre vie? ». Cette formulation a le mérite d’éviter le piège de la présomption d’hétérosexualité. Néanmoins, la réponse à une telle question sur la conjugalité n’est pas nécessairement révélatrice de l’orientation sexuelle; qu’elle soit en couple avec un homme (présumée hétérosexuelle) ou une femme (présumée lesbienne), la cliente pourrait en effet s’identifier comme bisexuelle ou pansexuelle. Avant de vouloir clarifier ce statut en ayant recours à diverses sous-questions, il importe de se questionner sur la pertinence de cette information au regard de l’objet de la demande d’aide.

5 Les approches transaffirmatives sont des perspectives d’intervention qui visent à soutenir les personnes trans dans l’affirmation de leur identité de genre, plutôt qu’à chercher à la modifier. Elles visent aussi à faciliter l’accès aux différentes transitions (sociale, légale, médicale) selon les besoins exprimés par les personnes concernées, en reconnaissant leur autodétermination (Pullen Sansfaçon et Bellot, 2016).

3. Faire famille, choisir sa famille

Par leurs manières de « faire famille », les communautés LGBTQI remettent en question la nécessité d'inscrire la procréation et la parentalité dans le cadre d'une relation conjugale hétérosexuelle. Leurs familles se distinguent du modèle traditionnel de la famille nucléaire par la pluralité de leurs structures (familles monoparentales, biparentales ou pluriparentales, familles séparées et recomposées), par leurs modalités d'accès à la procréation (insémination avec don de sperme en clinique ou donneur connu à la maison; entente de gestation pour autrui avec une femme ou une personne porteuse) et par les circonstances d'accès à la parentalité (à différents moments du parcours de transition d'une personne trans; avant ou après le dévoilement d'une orientation non-hétérosexuelle; accueil en vue d'adoption d'un enfant via les centres jeunesse; adoption internationale; coparentalité planifiée⁶, etc.).

La pluralité de ces configurations familiales amène à repenser l'idée selon laquelle deux parents devraient nécessairement cumuler les liens biologiques, sociaux et juridiques avec leur enfant. Les liens parentaux de ces familles, pensés en dehors des seuls rôles traditionnels de père et de mère, donnent naissance à des termes d'adresse spécifiques en fonction de la structure familiale (par exemple, « maman et mamou » et « papa et daddy » pour des familles avec deux mères ou deux pères), mais aussi de la proximité relationnelle entretenue avec les parents biologiques de l'enfant (dans le cas d'une adoption), avec les ex-partenaires ou les autres partenaires actuels des parents, ou avec le donneur ou la femme ou la personne porteuse (Goldberg et Allen, 2013; Lavoie et Saint-Jacques, 2020; Côté, Trottier-Cyr, Lavoie et al., 2019). Ces désignations peuvent également être amenées à évoluer, notamment au fil de la transition sociale d'un parent (Petit, Julien et Chamberland, 2017), ou en regard des événements qui ponctuent le parcours de vie des familles (Côté et Lavoie, 2019). Ces constats amènent à remettre en question des formulations problématiques du type « Qui est la vraie mère? » lorsqu'on s'adresse à un couple de femmes, formulations qui confinent de manière réductrice la maternité à l'expérience de la grossesse, en plus d'exclure la mère n'ayant pas porté son enfant. Ces constats rappellent aussi l'importance d'adapter les formulaires administratifs dans les établissements au regard de la pluralité des réalités familiales.

La parentalité des personnes non-hétérosexuelles et/ou non-cisgenres témoigne d'une conception des rôles parentaux peu corrélée à l'identité de genre ou aux rôles de genre traditionnels. Le fonctionnement des familles homo-, transparente et queer remettent ainsi en question l'existence d'un alignement naturel entre le genre du parent et son implication dans la répartition des tâches parentales et familiales (Goldberg, 2013; Kelly et Hauck, 2015). Les recherches montrent par exemple que les couples de même genre se répartissent les responsabilités domestiques et parentales de manière plus équitable que peuvent le faire les couples hétérosexuels (Bauer, 2016; Farr et Patterson, 2013). Puisqu'il n'y a pas un-e partenaire qui « fait l'homme » et l'autre qui « fait la femme », les couples de même genre structurent davantage leur vie familiale selon les intérêts, les talents et la disponibilité de chacun-e (Rostosky et Riggle, 2017), et non selon les attentes qui sont dévolues culturellement aux femmes et aux hommes au sein du foyer. Qui plus est, on remarque une plus grande implication des deux parents (biologiques ou non) en ce qui a trait aux soins donnés aux enfants et à leur éducation (Ascigil, Wardecker, Chopik et al., 2020; Feugé, Cossette, Cyr et al., 2019), tant au moment de la transition à la parentalité que plus tard au cours de la vie familiale.

6 Contrairement à la coparentalité post-rupture qui s'instaure après une séparation parentale, la coparentalité planifiée survient lorsque des personnes ne formant pas un couple décident de mettre en commun leur désir d'enfant et de fonder une famille. Il peut s'agir, par exemple, de deux ami-e-s qui deviennent parents d'un enfant duquel iels auront la garde partagée.

Par ailleurs, les parents non-binaires, trans ou non-hétérosexuels peuvent ne pas se reconnaître dans les figures traditionnelles de la maternité et de la paternité, et choisir de s'identifier autrement (Berkowitz, 2011; Tornello, Riskind et Babic, 2019). Les parents LGBTQI seraient plus prompts que les parents hétérosexuels et/ou cisgenres à remettre en question les normes de genre qu'ils transmettent à leurs enfants et à rapporter adopter des pratiques éducatives féministes, queer ou neutres sur le plan du genre (Averett, 2016; Richard et Chbat, 2018). Comme l'explique Routhier (2019 : 8), « une approche éducative non genrée permet à l'enfant de définir son identité et de construire sa personnalité selon ses propres penchants, et ce, sans cultiver la peur du rejet ».

Les recherches portant sur le développement des enfants élevés par des parents du même genre ont non seulement montré que ces enfants étaient globalement mieux ajusté-e-s sur le plan psychologique (Miller, Kors et Macfie, 2017), mais qu'ils présentaient également des comportements moins stéréotypés sur le plan du genre, étaient plus ouverts d'esprit et plus empathiques que les enfants de familles hétéroparentales (Goldberg, Kashy et Smith, 2012). Parmi les hypothèses mises de l'avant pour justifier ces constats, on retrouve la répartition plus égalitaire des tâches domestiques et parentales dans ces familles (Tornello, Sonnenberg et Patterson, 2015), la transmission parentale de mécanismes de protection et de résilience (van Dam, 2004) et de gestion de l'hétérosexisme (Vyncke, Julien, Jouvin et al., 2014), ainsi que des revenus et niveaux d'éducation plus élevés, surtout chez les familles homoparentales ou lesboparentales (Goldberg, Kashy et Smith, 2012).

Finalement, la « famille choisie » est une expression employée dans les communautés LGBTQI pour décrire des groupes familiaux créés en dehors des liens de sang ou juridiques traditionnels. Là où l'unité familiale biologique ou d'accueil dans laquelle a grandi une personne peut faillir à soutenir cette dernière dans son parcours non-hétérosexuel, d'exploration du genre ou de transition, la famille choisie peut jouer ce rôle de soin, de soutien et de protection (Levin, Kattari, Piellusch et al., 2020). En ce sens, il importe d'inclure ces liens électifs et de les considérer à leur juste valeur dans l'évaluation du fonctionnement familial, de même que lors de l'utilisation d'outils cliniques comme le génogramme. Cela invite aussi à ne pas présumer que la famille d'origine est la principale source de soutien de l'individu ni qu'elle fait nécessairement partie de sa vie.

107

4. Quand l'intimité et l'amour se conjuguent au pluriel

Les revendications pour l'accès au mariage civil portées par les mouvements gais et lesbiens ont concentré l'attention médiatique au tournant des années 2000 au Canada, mais aussi ailleurs dans le monde (Paternotte, 2011). Les principes d'égalité et d'équité ont été mobilisés avec succès pour souligner le caractère discriminatoire et hétérosexiste de la hiérarchisation des unions conjugales. Si les gains de cette lutte en matière de reconnaissance sociale et de protection juridique sont indéniables, ces mêmes revendications ont eu pour effet de réitérer au sein de l'institution du mariage la représentation du couple légitime comme étant composé de deux personnes se jurant amour et fidélité. Sous le couvert de la respectabilité, et pour ne pas prêter flanc aux critiques associées à la promiscuité sexuelle chez les hommes gais et les personnes bisexuelles ou pansexuelles souvent avancées par les détracteurs des droits des personnes LGBTQI, les relations non monogames consensuelles⁷ ont été confinées au placard, privant la société de discussions fécondes sur la conjugalité et ses injonctions normatives (Conrad, 2014).

7 La sociologue Milaine Alarie (2020 : 11) définit la non-monogamie consensuelle (NMC) comme étant « un concept parapluie qui englobe toutes les formes de relations intimes dans lesquelles les partenaires se permettent, en toute transparence, de vivre des expériences sexuelles et/ou amoureuses au-delà du traditionnel couple dyadique ».

Différentes ententes conjugales existent au sein des cadres relationnels que sont le couple dyadique (deux partenaires) en couple ouvert et les relations dites polyamoureuses, qui comprennent plus de deux partenaires (Goyer, 2016). Ces ententes, plus ou moins discutées explicitement entre les partenaires selon ce qu'ils jugent nécessaire, s'inscrivent dans un continuum entre l'exclusivité et la non-exclusivité sexuelle et sentimentale (Barker, 2011) et peuvent être renégociées à différents moments dans la relation. Une entente de « couple ouvert » signifie que les deux partenaires peuvent vivre de façon consentante certains types d'expériences sexuelles avec des personnes ne faisant pas partie de leur couple, ensemble ou chacun-e de son côté (Adam, 2006). Cette configuration est particulièrement préconisée par les hommes gais et les personnes bisexuelles/pansexuelles, puisque plus de la moitié des relations conjugales impliquant ces personnes seraient non monogames, comparativement à moins de 15 % chez les personnes hétérosexuelles et les couples lesbiens aux États-Unis (Scott, Whitton et Buzzella, 2019).

Le degré d'ouverture et la fréquence des contacts extra-conjugaux varient considérablement d'un couple à l'autre. Plusieurs négocient des règles pour encadrer leurs conduites et établir des frontières (Gass, Hoff, Stephenson et al., 2012; Grov, Starks, Rendina et al., 2014), comme ne pas fréquenter certains types de personnes (p. ex. : cercles amicaux ou collègues de travail), réserver certaines pratiques sexuelles ou marques d'affection au couple, être de retour chez soi pour dormir avec son/sa partenaire, etc. La fidélité désigne ici le respect de l'entente conjugale entre les partenaires, et non le fait d'être monogame. Ainsi, une personne peut « aller voir ailleurs » et avoir des rapports sexuels extra-conjugaux tout en étant fidèle à son/sa partenaire, si leur entente l'autorise à le faire. La question de la fidélité doit donc être appréhendée au seul regard de l'entente du couple (McCoy, Stinson, Ross et al., 2015). En intervention auprès des couples, un travail d'éducation s'avère souvent nécessaire afin d'offrir des connaissances justes et non stigmatisantes à propos des différents modèles d'arrangements conjugaux. Un soutien professionnel peut aussi être offert pour accompagner le processus d'ouverture du couple vers la non-monogamie consensuelle, au sein duquel le dialogue et la communication entre les partenaires sont des composantes essentielles à l'atteinte d'une certaine harmonie.

Par ailleurs, rappelons que les personnes qui vivent leurs relations dans un cadre non monogame cultivent activement la « compersion », soit le sentiment de joie ressenti à la vue du plaisir vécu par son/sa partenaire lorsqu'il a des relations avec d'autres personnes (Hypatia from Space, 2017). Clé de compréhension novatrice en thérapie conjugale (Kolmes et Witherspoon, 2017), la « compersion » représente l'antithèse de la jalousie, puisqu'elle signifie qu'une personne se réjouira du bonheur vécu par son compagnon ou sa compagne, tout en reconnaissant qu'elle n'est pas et ne doit pas être constamment la source de cet épanouissement chez l'autre. En contexte d'intervention, il convient alors d'initier les personnes à ce concept et de s'enquérir de sa résonance dans leurs relations amoureuses, voire même amicales. Les zones d'inconfort associées à l'idée même de partager son/sa partenaire peuvent alors être explorées pour repérer certains patrons relationnels, notamment en ce qui a trait à l'attachement, à la possessivité, à l'estime de soi et à l'expression des émotions.

Dans une relation polyamoureuse, les partenaires vivent de façon consentante des relations impliquant une intimité sentimentale, amoureuse et/ou sexuelle avec plus d'une personne. Cette configuration relationnelle déroge de manière franche à la mononormativité (Chapman, 2010), qui suppose qu'une relation intime implique uniquement deux partenaires, idéalement unis par les liens du mariage. Par l'importance accordée aux dimensions affective et relationnelle, elle brouille aussi la frontière entre l'amour et l'amitié. Dans certaines relations polyamoureuses, les partenaires seront tous impliqués intimement. On parlera alors d'un « troupe » ou d'une triade, ou d'un quatuor (« *quad* » en anglais). En général, toutes les personnes concernées sont au fait de

la situation, puisque leurs relations intimes sont vécues dans un souci de transparence, d'honnêteté et d'authenticité. Dans d'autres situations, une personne peut être en couple avec deux partenaires, sans que ces deux personnes soient elles-mêmes en relation; on parlera alors d'un « V », et on dira alors qu'elles sont le ou la « métamour » de l'autre (Barker, 2005). L'ensemble des partenaires et des métamours forme ainsi un réseau relationnel riche et dynamique qu'on désigne parfois sous le vocable de « polycule⁸ », un néologisme qui témoigne de la créativité des communautés polyamoureuses lorsqu'il s'agit de nommer leurs réalités (Ritchie et Barker, 2006).

La mise en place d'une entente non monogame implique le recours à des stratégies relationnelles telles qu'une communication ouverte et continue entre les partenaires. Contempler la possibilité de la non-monogamie consensuelle et en explorer les variations offre en effet la possibilité de développer des habiletés éprouvées en communication interpersonnelle : nommer ses désirs et ses aspirations, écouter et accueillir ceux de l'autre, surmonter ses craintes, favoriser le dialogue, etc. (Barker et Langdridge, 2010). Ces modes relationnels offrent ainsi l'occasion de renégocier les rapports de pouvoir genrés observés au sein des dynamiques conjugales conventionnelles, en proposant un modèle plus horizontal et égalitaire (Aguilar, 2013). Enfin, s'affranchir du script conjugal monogame procure aux personnes qui en ressentent le besoin un sentiment de bien-être et de bonheur (Fleckenstein et Cox, 2015), comme en témoigne le degré de satisfaction sexuelle et amoureuse et le sentiment d'engagement dans la relation que rapportent les couples concernés (Scott, Whitton et Buzzella, 2019).

CONCLUSION

Les régimes normatifs en matière de genre et de sexualités dans les sociétés occidentales hiérarchisent les attirances amoureuses et sexuelles, les identités et les expressions de genre, de même que les corps. Ces régimes s'appuient sur certains postulats de base – binarité, déterminisme et complémentarité – qui cautionnent la supériorité hétérosexuelle, cisgenre (non-trans) et endosexue (non-intersexuée), disqualifiant ou rendant invisibles par le fait même les autres réalités (Bastien Charlebois, 2011). L'occultation de la diversité sexuelle et de la pluralité des genres dans les discours a pour conséquence d'engendrer une difficulté chez les individus et les institutions à appréhender autrement l'identité d'une personne, ses relations affectives, ses pratiques sexuelles et son intégrité corporelle. Se reconnaître et s'engager dans une trajectoire non normative s'avère un défi de tous les instants, puisque le modèle dominant se pose en référence, tant sur le plan des interactions que sur celui des représentations sociales. Pourtant, ce même modèle n'est pas nécessairement à émuler, puisque les modèles dits alternatifs incarnés par les personnes LGBTQI recèlent un pouvoir émancipateur qui procure divers bienfaits et retombées positives. Et si on s'inspirait de ces forces pour repenser le rapport à soi et aux autres?

L'exercice de bifurcation du regard sur les communautés LGBTQI que nous avons proposé dans cet article est révélateur. Regarder ces communautés sous l'angle de la façon dont elles peuvent agir sur les normes – plutôt que le contraire – souligne le caractère central que revêt chez elles l'exploration, tant sur le plan individuel (exploration identitaire, de ses ressentis, de ses attirances, mais aussi de ses aspirations et de ses sentiments d'injustice) que relationnel. Parce que le *statut quo* est hétérosexiste et cissexiste, les personnes non-hétérosexuelles, non-cisgenres et non-binaires se voient contraintes de repenser leur identité et leur rapport aux autres et aux institutions hors des sentiers battus qui sont ceux d'une puberté conventionnelle, d'un parcours de genre linéaire ou encore d'une sexualité et d'une conjugalité hétérosexuelles. Elles cheminent

8 Cette expression, qui est en fait la contraction du mot « polyamour » et de « molécule », désigne les liens amoureux et sentimentaux partagés par les personnes impliquées dans une relation non monogame consensuelle.

sur le plan identitaire, allant même jusqu'à modifier leur façon de s'identifier au gré des rencontres et des expériences. Elles peuvent jouer avec les conventions liées au genre. Elles repensent leurs liens amicaux, conjugaux, sexuels et familiaux en fonction de leurs besoins et désirs plutôt que des seules exigences et pressions exercées par la société.

Cette posture est porteuse d'apprentissages sur le plan de l'intervention. Il convient d'abord de considérer les identités et les statuts (intime, conjugal, familial) d'une personne non comme des assises fixes, mais plutôt comme des moments précis dans un parcours ou dans des relations en construction. De même, il importe de se garder d'interroger les identités, le parcours et les expériences d'une personne en imposant des catégories LGBTQI qui sont situées sur le plan normatif et qui ne prennent pas en considération l'intersection des identités genrées, raciales, ethniques ou religieuses des personnes (Abu-Assab, Nasser-Eddin et Greatrick, 2017; Bacchetta, Falquet et Alarcon, 2011). En ce sens, l'auto-identification prime et seule la personne concernée est à même d'énoncer ses besoins, notamment en matière de dévoilement. Inspiré-e-s par la poésie de l'autrice noire, féministe et lesbienne Pat Parker⁹, nous suggérons que l'orientation sexuelle, le statut intersexe ou les parcours trans constituent à la fois des informations à oublier (pour accueillir la demande d'aide de la personne avec sollicitude, sans accorder une importance excessive à cet aspect) et à garder constamment en tête (pour tenir compte des systèmes d'oppression qui façonnent les expériences vécues).

Face à l'abondance des acronymes qui émergent de la diversité sexuelle et de genre et dans un souci de favoriser l'appropriation du pouvoir d'agir (*empowerment*), demander à la personne non-hétérosexuelle ou non-cisgenre de prendre la charge de nous faire comprendre son vécu et les oppressions qu'elle a subi pourrait sembler une avenue d'intervention simple et efficace. Or, sous le couvert d'une bonne volonté, ce réflexe est néanmoins déconseillé, puisqu'il impose un fardeau supplémentaire à la personne en demande d'aide. Prenons le cas d'une équipe professionnelle confrontée pour la première fois à une situation impliquant une personne trans. Bien que cette personne soit l'experte de son vécu, il faut garder en tête qu'elle doit souvent expliquer son parcours et en défendre la validité auprès de ses proches et de son entourage, répondre à des questions intrusives et se faire mégenrer¹⁰, et ce, tout en étant confrontée aux violences transphobes dans la société, mais aussi au sein des communautés LGBTQI (Pullen Sansfaçon, Hébert, Lee et al., 2018). Ainsi, la personne trans ne devrait pas avoir la responsabilité d'éduquer les membres de l'équipe professionnelle afin d'obtenir une aide appropriée ou de favoriser l'adaptation des services sociaux et de santé. Il s'agit en effet d'une responsabilité en matière de formation continue partagée entre les professionnels et leur organisation. L'embauche de personnes concernées pour des contrats rémunérés de consultation et de formation est certainement une avenue à considérer pour combler ce besoin, de même que le recours à l'expertise des organismes communautaires voués au bien-être des personnes issues de la diversité sexuelle et de genre.

La question des privilèges, des personnes qui les détiennent et du pouvoir ainsi conféré est également centrale dans les leçons tirées de cette littérature sur les forces des personnes LGBTQI. Même si les intervenants hétérosexuels et cisgenres en font souvent abstraction, ils sont aussi dotés de corps sexués, d'une identité de genre, d'attirances sexuelles et romantiques. La réflexivité critique doit leur permettre de considérer leur positionnement dans les rapports de pouvoir afin d'éviter les angles morts en contexte d'intervention sociale (Lee, MacDonald, Fontaine et al., 2017). Reconnaître ses

9 Nous faisons référence aux deux premiers vers du poème *For the white person who wants to know how to be my friend* : « The first thing you do is to forget that I'm Black. Second, you must never forget that I'm Black ».

10 Mégenrer une personne signifie lui attribuer, intentionnellement ou non, un genre qui ne correspond pas à son identité de genre. Le mégenrage peut se traduire par l'utilisation de pronoms (elle, il, lui, etc.), d'accords (féminins, masculins) ou de salutations (Monsieur, Madame) qui ne reflètent pas la réalité de la personne.

erreurs ou les présomptions véhiculées malgré soi en matière de genre et de sexualités est un exercice d'humilité et d'introspection guidant naturellement vers un rôle d'accompagnement, dans lequel les personnes LGBTQI sont reconnues comme détentrices de savoirs les concernant et expertes de leur propre situation. Dès lors, une posture d'alliance en intervention n'est pas un statut revendiqué (être allié), mais bien un verbe d'action (s'allier) qui se traduit par des gestes concrets pour lutter contre les inégalités sociales et les discriminations.

ABSTRACT:

The trajectories and experiences of lesbian, gay, bisexual, trans, queer and intersex (LGBTQI) people have been historically analyzed either from a pathological perspective, or as risk and vulnerability factors. However, current representations in this field of study and intervention overshadow innovative realities and practices, which can offer emancipatory avenues in the face of restrictive gender and sexuality norms. This paper proposes a reversal of perspective, placing the margins at the heart of the analysis. Through a critical analysis of social sciences literature, it presents three areas where the concerned communities demonstrate creativity and agency: self-designation, family and conjugality. Finally, we learn lessons for harnessing these strengths to improve social intervention in the field of sexual and gender diversity.

KEYWORDS:

Sexual and gender diversity, LGBTQI, strengths, identity, self-designation, family, conjugality

RÉFÉRENCES

- Abu-Assab, N., Nasser-Eddin, N. et A. Greatrick (2017). *Conceptualising sexualities in the MENA region. Undoing LGBTQI Categories: Implications for Rights Based Advocacy Approaches*, Londres : Centre for Transnational Development and Collaboration, 10-21.
- Adam, B. D. (2006). « Relationship innovation in male couples », *Sexualities*, vol. 9, n° 1, 5-26.
- Aguilar, J. (2013). « Situational Sexual Behaviors: The Ideological Work of Moving toward Polyamory in Communal Living Groups ». *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 42, n° 1, 104-129.
- Alarie, M. (2020). « Au-delà du modèle familial biparental : regard sociologique sur la famille dans le contexte de la non-monogamie consensuelle », *Bulletin de liaison du Partenariat Familles en mouvance*, vol. 17, 11-17.
- Ascigil, E., Wardecker, B. M., Chopik, W. J. et R. S. Edelman (2020). « Division of Baby Care in Heterosexual and Lesbian Parents: Expectations Versus Reality », *Journal of Marriage and Family*. En ligne : doi : <https://doi.org/10.1111/jomf.12729>
- Association canadienne pour la formation en travail social et Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux (2015), *Déclaration concernant l'affirmation des enfants et des jeunes transgenres*.
- Averett, K. H. (2016). « The Gender Buffet: LGBTQ Parents Resisting Heteronormativity », *Gender & Society*, vol. 30, n° 2, 189-2012.
- Bacchetta, P., Falquet, J. et N. Alarcon (2011). « Théories féministes et queer décoloniales : interventions chicanas et latinas états-uniennes », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 18, 7-40.
- Baram, S., Myers, S. A., Yee, S. et C. L. Librach (2019). « Fertility preservation for transgender adolescents and young adults: a systematic review », *Human Reproduction*, vol. 25, n° 6, 694-716.
- Barker, M. (2005). « This is my partner, and this is my... partner's partner: Constructing a polyamorous identity in a monogamous world », *Journal of Constructivist Psychology*, vol. 18, n° 1, 75-88.
- Barker, M. (2011). « Monogamies and non-monogamies. A response to "The challenge of monogamy : bringing it out of the closet and into the treatment room" by Marianne Brandon », *Sexual and Relationship Therapy*, vol. 26, n° 3, 281-287.

- Barker, M. et D. Langdridge (2010). *Understanding non-monogamies*, New York : Routledge.
- Bastien Charlebois, J. (2011). « Au-delà de la phobie de l'homo : quand le concept d'homophobie porte ombrage à la lutte contre l'hétérosexisme et l'hétéronormativité », *Reflets*, vol. 17, n° 1, 112-149.
- Bastien-Charlebois, J. (2016). « À qui appartient-il de déterminer les modes d'intervention auprès des personnes intersexuées? », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 28, n° 1, 66-86.
- Bastien Charlebois, J. (2017). « Les sujets intersexes peuvent-ils (se) penser? Les empiètements de l'injustice épistémique sur le processus de subjectivation politique des personnes intersex(ué)es », *Socio*, n° 9, 143-162.
- Bauer, G. (2016). « Gender roles, comparative advantages and the life course: The division of domestic labor in same-sex and different-sex couples », *European Journal of Population*, vol. 32, n° 1, 99-128.
- Berkowitz, D. (2011). « Maternal instincts, biological clocks, and soccer moms: Gay men's parenting and family narratives », *Symbolic interaction*, vol. 34, n° 4, 514-535.
- Boyd, J.-P. (2017). *Le polyamour au Canada : étude d'une structure familiale émergente*, Ottawa : Institut Vanier de la famille.
- Chapman, M. (2010). *What does polyamory look like? Polydiverse patterns of loving and living in modern polyamorous relationships*, Bloomington : iUniverse.
- Clair, I. (2008). *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.
- Conrad, R. (2014). « Damn Right We're Here to Destroy Marriage! », *Counterpoints*, vol. 437, 105-120.
- Côté, I. et K. Lavoie (2019). « A child wanted by two, conceived by several: lesbian-parent families negotiating procreation with a known donor », *Journal of GLBT Family Studies*, vol. 15, n° 2, 165-185.
- Côté, I., Trottier-Cyr, R.-P., Lavoie, K., Pagé, G. et D. Dubeau (2019). « Récits d'enfants sur leur constellation familiale : les liens relationnels au sein des familles lesboparentales avec donneur connu au Québec », *Devenir*, vol. 31, n° 2, 125-143.
- Dorais, M. (2019). *Nouvel éloge de la diversité sexuelle*, Montréal : VLB éditeur.
- Entrup, L. et B. Firestein (2007). « Developmental and spiritual issues of young people and bisexuals of the next generation » : 89-107, dans B. Firestein (sous la dir.), *Becoming Visible: Counseling Bisexuals across the Lifespan*, New York : Columbia University Press.
- Faddoul, M. (2019). *Articulation des questions trans en travail social : pratiques et points de vue des intervenant-e-s sociaux*, mémoire, Montréal, Université du Québec à Montréal.
- Farr, R. H. et C. J. Patterson (2013). « Coparenting among lesbian, gay, and heterosexual couples: Associations with adopted children's outcomes », *Child Development*, vol. 84, n° 4, 1226-1240.
- Feugé, É. A., Cossette, L., Cyr C. et D. Julien (2019). « Parental involvement among adoptive gay fathers: Associations with resources, time constraints, gender role, and child adjustment », *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, vol. 6, n° 1, 1-10.
- Fleckenstein, J. R. et D. W. Cox (2015). « The association of an open relationship orientation with health and happiness in a sample of older US adults », *Sexual and Relationship Therapy*, vol. 30, n° 1, 94-116.
- Galupo, M., Paz, J., Ramirez, L. et L. Pulice-Farrow (2017). « Regardless of their gender: Descriptions of sexual identity among bisexual, pansexual, and queer identified individuals », *Journal of Bisexuality*, vol. 17, n° 1, 108-124.
- Gass, K., Hoff, C. C., Stephenson, R. et S. Sullivan (2012). « Sexual agreements in the partnerships of Internet-using men who have sex with men », *AIDS Care*, vol. 24, n° 10, 1255-1263.
- Girard, G. (2013). *Les homosexuels et le risque du sida. Individu, communauté et prévention*, Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Goldberg, A. E. (2013). « "Doing" and "undoing" gender: The meaning and division of housework in same-sex couples », *Journal of Family Theory and Review*, vol. 5, n° 2, 85-104.
- Goldberg, A. E. et K. R. Allen (2013). « Donor, Dad, or...? Young Adults with Lesbian Parents' Experiences with Known Donors », *Family Process*, vol. 52, n° 2, 338-350.
- Goldberg, A. E., Kashy, D. A. et J. Z. Smith (2012). « Gender-typed play behavior in early childhood: Adopted children with lesbian, gay, and heterosexual parents », *Sex Roles*, vol. 67, 503-515.
- Golombok, S. (2015). *Modern Families: Parents and Children in New Family Forms*, Cambridge : Cambridge University Press.

- Goyer, M.-F. (2016). *S'accorder en genre et en nombre : exploration des ententes relatives à l'exclusivité sexuelle et émotionnelle et contexte d'émergence de leur diversification au sein des relations conjugales*, mémoire, Université du Québec à Montréal.
- Grov., C., Starks, T. J., Rendina, H. J. et J. Parsons (2014). « Rules about casual sex partners, relationship satisfaction, and HIV risk in partnered gay and bisexual men », *Journal of Sex & Marital Therapy*, vol. 40, n° 2, 105-122.
- Higgins, R. (2011). « La régulation sociale de l'homosexualité. De la répression policière à la normalisation » : 67-102, dans P. Corriveau et V. Daoust (sous la dir.). *La régulation sociale des minorités sexuelles. L'inquiétude de la différence*, Québec : Presses de l'Université du Québec.
- Hillock, S. (2016). « A Queer History » : 17-35, dans S. Hillock et N. J. Mulé (sous la dir.), *Queering Social Work Education*, Vancouver : UBC Press.
- Hunt, S. (2016). *Une introduction à la santé des personnes bispirituelles : questions historiques, contemporaines et émergentes*, Prince George : Centre de collaboration national de la santé autochtone.
- Hypatia from Space (2017). *Compersion : transcender la jalousie dans le polyamour*, Amazon Editions.
- Imrie, S. et S. Golombok (2020). « Impact of New Family Forms on Parenting and Child Development », *Annual Review of Developmental Psychology*, vol. 2.
- International Lesbian, Gay, Bisexual, Trans and Intersex Association (2017). *Trans Legal Mapping Report 2017: Recognition Before the Law*, Genève : ILGA.
- Kelly, M. et E. Hauck (2015). « Doing housework, redoing gender: Queer couples negotiate the household division of labor », *Journal of GLBT Family Studies*, vol. 11, n° 5, 438-464.
- Kolmes, K. et R. G. Witherspoon (2017). « Therapy With a Consensually Nonmonogamous Couple », *Journal of Clinical Psychology*, vol. 73, n° 8, 954-964.
- Lavoie, K. et M.-C. Saint-Jacques (2020). « Lovers for a Time, Mothers for Life: Ecosystemic analysis of blended family experiences of lesbian mothers and stepmothers », *Child & Family Social Work*, vol. 25, n° 4, 946-954.
- Lee, E. O., MacDonald, S. A., Fontaine, A. et R. Caron (2017). « Promouvoir une perspective anti-oppressive dans la formation en travail social », *Intervention*, n° 145, 7-19.
- Leibetseder, D. et G. Griffin (2020). « States of reproduction: the co-production of queer and trans parenthood in three European countries », *Journal of Gender Studies*, vol. 29, n° 3, 310-324.
- Levin, N. J., Kattari, S. K., Piellusch, E. K. et E. Watson (2020). « “We just take care of each other”: Navigating “chosen family” in the context of health, illness, and the mutual provision of care amongst queer and transgender young adults », *International Journal of Environmental Research and Public Health*, vol. 17, n° 19, 7346.
- Manning, W. D., Fetto, M. N. et E. Lamidi (2014). « Child well-being in same-sex parent families: Review of research prepared for American Sociological Association Amicus Brief », *Population Research and Policy Review*, vol. 33, n° 4, 485-502.
- McCoy, A., Stinson, M. A., Ross, D. B. et L. R. Hjelmstad (2015). « Who's in our clients' bed? A case illustration of sex therapy with a polyamorous couple », *Journal of Sex & Marital Therapy*, vol. 41, n° 2, 134-144.
- Meyer, I. H. (2015). « Resilience in the study of minority stress and health of sexual and gender minorities », *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, vol. 2, n° 3, 209-213.
- Miller, B. G., Kors, S. et J. Macfie (2017). « No differences? Meta-analytic comparisons of psychological adjustment in children of gay fathers and heterosexual parents », *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, vol. 4, n° 1, 14-22.
- Motmans, J., Nieder, T. O. et W. P. Bouman (2019). « Transforming the paradigm of nonbinary transgender health: A field in transition », *International Journal of Transgenderism*, vol. 20, n° 2-3, 119-125.
- Nieder, T. O., Eyssel, J. et A. Köhler (2020). « Being trans without medical transition: Exploring characteristics of trans individuals from Germany not seeking gender-affirmative medical interventions », *Archives of Sexual Behavior*, n° 49, 2661-2672.
- O'Neill, B. J., Swan, T. A. et N. J. Mulé (2015). *LGBTQ People and Social Work. Intersectional Perspectives*, Toronto : Canadian Scholars' Press.
- Paternotte, D. (2011). *Revendiquer le « mariage gay » : Belgique, France, Espagne*, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles.

- Paz Galupo, M., Pulice-Farrow, L. et J. L. Ramirez (2017). « Like a constantly flowing river: Gender identity flexibility among nonbinary transgender individuals » : 163-177, dans J. Sinnott, *Identity Flexibility During Adulthood*, Cham, Springer.
- Petit, M.-P., Julien, D. et L. Chamberland (2017). « Negotiating Parental Designations Among Trans Parents' Families: An Ecological Model of Parental Identity », *Psychology of Sexual Orientation and Gender Identity*, vol. 4, n° 3, 282-295.
- Preciado, P. B. (2020). *Je suis un monstre qui vous parle. Rapport pour une académie de psychanalystes*, Paris : Grasset.
- Pullen Sansfaçon, A. et C. Bellot (2016). « L'éthique de la reconnaissance comme posture d'intervention pour travailler avec les jeunes trans », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 28, n° 2, 38-53.
- Pullen Sansfaçon, A. et D. Médico (2021). *Jeunes trans et non binaires. De l'accompagnement à l'affirmation*, Montréal, Édition du remue-ménage.
- Pullen Sansfaçon, A., Hébert, W., Ou Jin Lee, E., Faddoul, M., Tourki, D. et C. Bellot (2018). « Digging Beneath the Surface: Results from Stage One of a Qualitative Analysis of Factors Influencing the Well-being of Trans Youth in Quebec », *Journal of Transgenderism*, vol. 19, n° 2, 184-202.
- Pyne, J., Bauer, G. et K. Bradley (2015). « Transphobia and other stressors impacting trans parents », *Journal of GLBT Family Studies*, vol. 11, n° 2, 107-126.
- Richard, G. (2019). *Hétéro, l'école? Plaidoyer pour une éducation antioppressive à la sexualité*, Montréal : Éditions du remue-ménage.
- Richard, G. et M. Chbat (2018). *Des familles à l'épreuve des normes de genre : parents québécois et pratiques de parentalité neutre sur le plan du genre*, Communication présentée au 8^e Congrès international des recherches féministes dans la francophonie, Paris, Université Paris Nanterre, 29 août 2018.
- Ritchie, A. et M. Barker (2006). « "There Aren't Words for What We Do or How We Feel So We Have To Make Them Up": Constructing Polyamorous Languages in a Culture of Compulsory Monogamy », *Sexualities*, vol. 9, n° 5, 584-601.
- Rostovsky, S. S. et E. D. B. Riggle (2017). « Same-sex couple relationship strengths: A review and synthesis of the empirical literature (2000-2016) », *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, vol. 4, n° 1, 1-13.
- Routhier, É. (2019). *L'éducation non genrée : un enjeu féministe. Guide de formation pour intervenantEs*, Montréal : Centre des femmes de Verdun.
- Savin-Williams, R.C. (2005). « The new gay teen: Shunning labels », *The Gay and Lesbian Review Worldwide*, vol. 12, 16-19.
- Scott, S. B., Whitton, S. W. et B. A. Buzzella (2019). « Providing Relationships Interventions to Same-Sex Couples: Clinical Considerations, Program Adaptations, and Continuing Education », *Cognitive and Behavioral Practice*, vol. 26, n° 2, 270-284.
- Smietana, M., Thompson, C. et F. W. Twine (2018). « Making and breaking families: reading queer reproduction, stratified reproduction and reproductive justice together », *Reproductive Biomedicine & Society Online*, vol. 7, 112-130.
- Tornello, S. L., Riskind, R. G. et A. Babić (2019). « Transgender and gender non-binary parents' pathways to parenthood », *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, vol. 6, n° 2, 232-241.
- Tornello, S. L., Sonnenberg, B. N. et C. J. Patterson (2015). « Division of labor among gay fathers: Associations with parent, couple, and child adjustment », *Psychology of Sexual Orientation and Gender Diversity*, vol. 2, n° 4, 365-375.
- Trevor Project (2020). *National Survey on LGBTQ Youth Mental Health 2020*, West Hollywood, Trevor Project.
- Van Dam, M. A. (2004). « Mothers in Two Types of Lesbian Families: Stigma Experiences, Supports, and Burdens », *Journal of Family Nursing*, vol. 10, n° 4, 450-484.
- Vyncke, J., Julien, D., Jouvin, É. et É. Jodoin (2014). « Systemic heterosexism and adjustment among adolescents raised by lesbian mothers », *Canadian Journal of Behavioural Science*, vol. 46, n° 3, 375-386.
- Wilcox, A., Côté, I. et G. Pagé (2015). « L'enfant intersexué : dysphorie entre le modèle médical et l'intérêt supérieur de l'enfant », *Intervention*, n° 142, 65-77.